

La double vie de son mari

Après la mort de son époux, figure des milieux culturels romands, elle découvre 245 récits de rencontres tarifées. Aujourd'hui publiés, ces textes racontent une vie sexuelle clandestine. Sa veuve a accepté de nous parler du choc.

Son mari était mort depuis plus d'un an. Le temps pour sa veuve, 72 ans, de pleurer son départ, de remettre ses activités, de clore les siennes et de se «glisser dans une nouvelle vie».

Artiste elle-même, elle avait partagé pendant quarante-trois ans l'existence d'un écrivain, historien et éditeur libertaire. Elle s'occupait désormais de trier ses archives et ses manuscrits, avec la ferme intention de transmettre ses écrits au Centre des littératures en Suisse romande.

Il est près de 1h du matin lorsqu'elle aperçoit une boîte sous son bureau. À l'intérieur, des classeurs. Des feuillets manuscrits, rangés dans des pochettes en plastique et classés par année, de 2017 à 1996.

Elle prend celui du dessus. «Lausanne, lundi 11 septembre 2017, 18h45.» Suivent un prénom, un pays d'origine, un tarif. Puis le récit détaillé d'une relation sexuelle. Elle reconnaît immédiatement l'écriture de son mari.

Les pages suivantes sont du même tonneau: «Fille blonde, assez svelte [...] Bas noir auto-ajusté, jupette, bustier. Environ vingt-sept ans, pimpante. S'appelle Alexandra. [...] "Si tu me veux toute nue, c'est cent francs de plus, quatre cents."» Quelques lignes plus loin, cette froide notation: «Elle suce plutôt machinalement.»



iStock

Le séisme

«Pour moi, c'est le séisme. Quarante-trois ans de vie commune que je remets tout de suite en question.» Ces centaines de pages, très crues, mais sans vulgarité, cliniques et si peu érotiques – tristes, au fond –, elle songera d'abord à les jeter, voire à les brûler. Elles viennent pourtant de paraître chez Allia, une belle maison parisienne, sous un titre aussi sobre que dérangeant: *Carnet d'un client*.

Dans une introduction aussi maîtrisée dans l'écriture que sincère, titrée «Dépositaire malgré soi», la «compagne puis épouse» – ainsi se présente-t-elle – raconte le choc. «Un secret niché là, dans notre appartement. Se sachant méchamment malade, il semble y avoir beaucoup tenu pour ne pas s'en débarrasser. Ces textes et leur mémoire étaient-ils plus importants que moi?» Elle pense aujourd'hui que son mari n'avait tout simplement pas compris qu'il allait mourir. La maladie, touchant son cerveau, lui avait ôté, dit-elle, «le sens du futur».

Et de secouer la tête: «Non seulement il transforme l'image que j'ai gardée de lui, mais il détruit aussi tout un pan de notre vie de complicité.» Le constat qu'elle tire alors de sa découverte est implacable: «On ne connaît jamais vraiment les personnes qui partagent notre vie.»

«La vie était drôle avec lui»

Cinq ans ont passé. Face à nous, chez elle, où livres, curiosités et œuvres d'art témoignent d'un patrimoine intime commun, elle ne cherche ni à accabler le mort ni à réécrire leur histoire à la lumière de ce qu'elle a découvert. Car ces 43 années, insiste-t-elle, furent heureuses. «On riait beaucoup. Vraiment, c'était drôle, la vie avec lui.» Ce qui demeure, en revanche, c'est une question: pourquoi lui avoir caché tout cela? «Ce manque de confiance, moi, c'est ce qui m'a abasourdie. D'un coup, je me suis dit: mais en fait, on ne savait pas parler.»

Le paradoxe est d'autant plus grand que leur couple ne s'était jamais construit sur les conventions. Jalousie, propriété, serment: autant de mots qu'elle dit avoir toujours détestés. Le mariage aussi, longtemps. Ce fut seulement pour les cinq dernières années de leur vie commune qu'ils choisirent de se passer la bague au doigt.

Aux yeux de cette épouse, les 245 rencontres découvertes après sa mort occupent donc une place étrange. «C'est pour ça que je n'ai pas été trompée, en fait», dit-elle aujourd'hui. Elle a cherché, pourtant. Après la découverte des carnets, elle a interrogé des femmes qu'il avait admirées, tenté de savoir s'il existait, derrière la vie commune et les relations tarifées, une troisième vie faite de maîtresses. Elle n'en a trouvé aucune. Elle se souvient même de femmes qui le courtisaient ouvertement lors de vernissages et auxquelles il opposait une fin de non-recevoir. Le sexe payé semble avoir précisément représenté autre chose: un territoire où l'attachement n'avait pas sa place. Cette séparation entre sexe et sentiments ne signifie pourtant pas que le couple vivait dans l'abstinence. Bien au contraire. Dans l'introduction de l'ouvrage, elle évoque une sexualité «joyeuse et active». Elle le répète aujourd'hui sans embarras, racontant les jeux, les accessoires, puis les difficultés apparues avec l'âge et l'arrivée des médicaments contre les troubles de l'érection. «Pour moi, la sexualité, c'était quelque chose de très sympa, de très chouette. Qu'il ait besoin de compléments à côté, je ne pigeais pas.»

Les carnets donnent soudain une autre dimension à certains désirs qu'elle lui connaissait. Son mari aimait une féminité très apprêtée. «Le manque de maquillage, il me l'a toujours reproché. Il fallait avoir les cheveux longs, il fallait être en jupe aussi.»

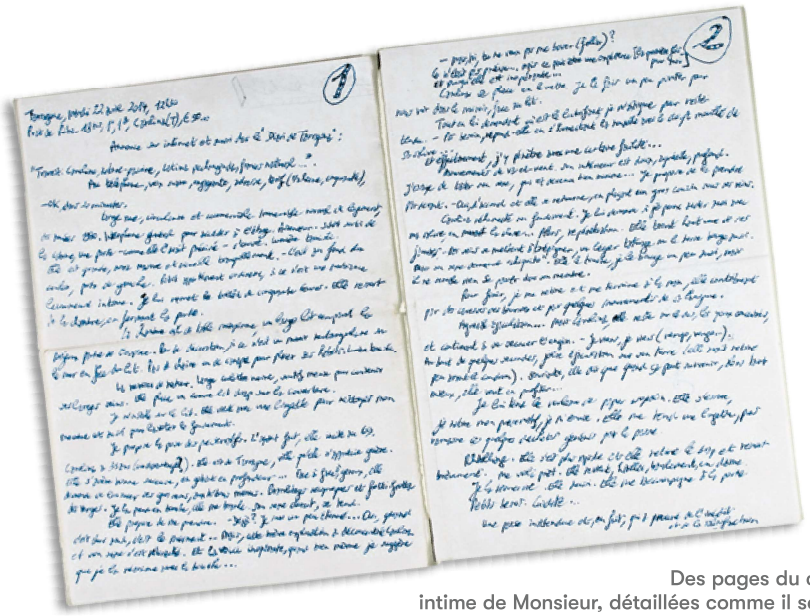
Elle évoque également son propre tempérament, décidé, son habitude de prendre les choses en main face à un homme qui, dit-elle, «détestait gérer les choses».

Ce qu'elle ignorait, en revanche, c'était la place prise au fil des années par les rencontres avec des femmes trans et des travestis, et la recherche de plaisirs et de pratiques qu'il ne partageait pas, ou difficilement, avec elle.

«On ne connaît jamais vraiment les personnes qui partagent notre vie»

Sa première réaction est alors cruelle envers elle-même. «Je me suis dit: je n'en ai pas assez fait au niveau de la sexualité, je n'étais pas assez ouverte.» Les anciens reproches prennent soudain un autre relief. Elle se demande si elle aurait dû davantage se maquiller, porter «des bas et des jarretelles systématiquement». Avant de récuser elle-même ce raisonnement: «Mais non, c'est complètement idiot. Ce n'est pas ça, un couple.» Peu à peu s'est imposée une autre lecture. >>>

Non pas 43 années rendues mensongères par 245 rencontres, mais deux réalités ayant coexisté. «Maintenant, j'ai vraiment l'idée de deux choses, de deux vies parallèles. Il y avait ce qu'on vivait ensemble, ce qu'on a fait ensemble. Ça, c'est une vie. Et puis après, il y avait cette marge. Qui lui appartient. Son jardin secret. »



Des pages du carnet intime de Monsieur, détaillées comme il se doit, qui témoignent d'une vie sexuelle clandestine importante.

Ni victime ni procureure

À l'heure où le consentement, les violences sexuelles et les rapports de domination entre hommes et femmes ont profondément déplacé le regard, l'histoire pourrait aisément être celle d'une épouse découvrant, après la mort de son mari, l'ampleur d'une sexualité masculine menée à son insu. Elle se refuse pourtant à considérer ainsi sa propre histoire.



Le secret ne transforme pas, à ses yeux, ce qu'elle a vécu durant ces quarante-trois années en violence subie. Ce qu'elle reproche au mort est ailleurs: le silence. Elle le lui a d'ailleurs dit, un jour, devant son monument funéraire: «J'ai pas trouvé sympa que tu ne me fasses pas confiance, qu'on ne puisse pas en parler. »

Mais refuser le statut de victime ne fait pas disparaître les questions que pose *Carnet d'un client*. Car il reste les autres femmes: celles que son mari payait. Que dit-il de la prostitution, du désir masculin?

La vie d'après

Cette part cachée de sa vie continue pourtant de peser sur celle de sa veuve. À la mort de son mari, elle ne s'imaginait nullement renoncer à la sexualité. «Je me suis dit: j'ai besoin de sexualité, ça ne va pas tarder. » Elle pensait donc qu'après le deuil viendraient d'autres rencontres. Puis elle a ouvert la boîte.

Depuis, aucune relation. «Je n'arrive pas à me relancer dans le marché. » Elle ne souhaite ni refaire sa vie ni retrouver une existence domestique à deux – «c'est trop bien d'être seule, d'avoir la paix» –, mais même l'idée d'une aventure purement sexuelle lui est devenue difficile. Quelque chose s'est grippé. Une méfiance qu'elle ne se connaissait pas, la crainte, dit-elle, de «se faire avoir».

Pour le reste, elle avance. «J'ai l'habitude de m'assumer depuis un peu toujours», dit-elle. Mon mari n'était pas tout pour moi. Non, on était deux. Voilà. Et donc ça, c'était ma grande chance. » Artiste, elle nous montre son travail sur les toiles d'araignée: des fils extrêmement délicats, explique-t-elle, sur lesquels il faut trouver son chemin, certains collants, d'autres non. «Tout ça, c'est un peu l'expression de mes histoires. »

La publication de *Carnet d'un client* a, elle aussi, dénoué quelque chose. «Ça m'a soulagée. Mais soulagée à un point... Parce que, du coup, il ne m'appartient plus qu'à moi. » Elle estime avoir accompli ce qu'elle pensait devoir faire: «Il voulait que ce soit édité. C'est édité. Maintenant, c'est au public de le refuser ou de l'accepter. »

NICOLAS VERDAN



Carnet d'un client, Éditions Allia.

Dans l'œil du client

L'auteur de *Carnet d'un client* observe et consigne tout. Au Locle, le 22 août 2008: «Rue pénétrante dans Le Locle. Circulation automobile dense. Immeuble ancien. Au rez. Large porte blanche avec plante. Panneau: «Veuillez frapper, la sonnette ne fonctionne pas. » [...] La salle d'attente: large canapé rouge, deux bougies allumées sur une table en verre basse, deux statuettes de Vierge, d'autres statues religieuses, la Bible ouverte et aussi une boule avec Mickey et Minnie en mariés. [...] Je prends un verre d'eau. Elenh est très belle. Elle me dit avoir 26 ans, elle vient du Venezuela, elle a vécu enfant à Caracas. [...] La revoilà. L'attente m'avait permis de commencer ce compte-rendu. »

Rare, cette parole de client a intéressé des personnes engagées auprès des travailleuses du sexe. Un document singulier sur plus de vingt ans de sexualité tarifée, mais vu d'un seul côté: celui de l'homme qui paie.

iDR, Stock